

Alors l'enfant prend le catalogue, parcourt et dit avec aplomb :

—Ne me donnez pas de romans, maman ne le veut pas; donnez-moi un petit journal, celui qui publie les mémoires de Marion Delorme, c'est très-joli!

Les hommes n'ont pas compris que c'était à eux d'aller aux enfants, de se faire simples, d'abandonner la tunique souillée dont ils s'étaient drapés dans leurs orgies pour revêtir la robe blanche. Au lieu de se faire enfants, ils ont pris les enfants au berceau et en ont fait des hommes semblables à eux.

De même que les femmes n'ont pas voulu être femmes et avaient essayé d'être les compagnons des hommes, les hommes n'ont pas voulu d'enfants; ils ont voulu trouver sur le petit oreiller où reposait la tête de leurs fils un camarade qui connût leur vie !

Où se jeter maintenant, où trouver la simplicité perdue, où trouver l'innocence? Et cependant, quand par hasard vous rencontrez un enfant, que cet enfant vous dit un mot simple, que l'innocence se voit sur son visage, vos yeux se remplissent de larmes et vous riez en pleurant.

C'est que vous revoyez comme dans un rêve la patrie que vous avez perdue; votre cœur est encore sensible aux échos que vous avez entendus autrefois en vous-même !

N'essayez pas de conduire cet enfant dans le chemin où vous vous êtes égaré, laissez-le plutôt vous prendre par la main. Il sait encore le chemin que vous avez perdu, il vous conduira, et s'il faut vous mettre à genoux pour être de sa taille, faites-le, vous serez sauvé !

LES ENFANTS RICHES

Rien n'égale l'ignorance fondamentale des enfants riches. Ils savent de bonne heure tout ce qui peut s'apprendre par les soins d'un précepteur, et ils ignorent parfaitement le fond même de la vie commune au plus grand nombre, pour tout dire ils ne savent pas qu'il y a des pauvres. Cependant ils visitent quelquefois les pauvres. Cela leur est appris et ils y vont comme on va voir quelques chose d'extraordinaire, d'étonnant, ils parcourent d'un regard surpris la pauvreté de leur logis, ils font l'aumône avec un certain apprêt et ils regardent l'enfant déguenillé et pâli par le besoin à peu près comme ils regarderaient un veau à deux têtes.

Un jour, aux Tuileries, quelques petites filles jouaient ensemble; toutes étaient riches, cela se devinait à la recherche de leur toilette. A quelques pas d'elles, une autre petite fille, vêtue d'une petite robe d'indienne, coiffée d'un petit chapeau de paille tout simple, les regardait s'amuser avec une charmante petite mine rose et riante, pleine de bonne humeur. La timidité et le désir de participer aux jeux des autres enfants se lisait dans toute sa petite personne; elle

avançait en hésitant, en souriant, prête à parler, prête à s'enfuir. Enfin, elle n'y tint plus, et prenant résolument son parti, elle s'approcha tout à fait et dit :

—Je vais jouer avec vous, voulez-vous?

Mais les cinq ou six enfants qu'elle abordait ainsi se réunirent et après avoir chuchoté entre elles, il s'en détacha une qui lui dit :

—Vous ne pouvez pas jouer avec nous, maman nous a défendu de jouer avec les petites filles qui n'ont pas de robe de soie.

L'enfant, si riante toute à l'heure, se retira en pleurant; elle avait voulu apporter sa part de joie et de gaieté, et voilà comment elle avait été repoussée par des enfants qui peut-être, le matin, avaient visité les pauvres. C'est que les enfants riches voient les pauvres et ne les connaissent pas; ils leur font l'aumône et ne leur parlent pas, ils apportent une couverture à la mère et oublient d'apporter un joujou pour l'enfant, ils n'ont entendu sortir de leurs lèvres que le mot *merci*, ils n'ont jamais entendu le récit de leurs peines. Il n'y a rien de commun entre eux; et cependant tout est commun entre eux, les joies, les peines, les faiblesses, la crainte, l'espoir, les sourires, les larmes, la naissance, la mort, tout, tout, hormis la fortune. Voilà ce que les enfants riches ne savent pas; ils ne savent pas qu'un accident, la fortune, est la seule chose qui les sépare des enfants pauvres qu'ils ont visités le matin et que voilà entre eux la seule différence. Ils grandissent dans cette pensée, qu'il y a deux langages : le langage doux et consolant pour ceux qui sont heureux, et le langage rude et froid pour ceux qui ne le sont pas; ils apportent l'indifférence où il faudrait la consolation, et la haine vient où l'indifférence s'est fait sentir.

Si on voulait y regarder de près, on verrait, je crois, que les plus grandes plaies de notre époque ne peuvent être guéries que par les enfants.

Et pour cela il faudrait les sauver de notre corruption, il faudrait en appeler au courage des mères.

On épuiserait toutes les ressources de la législation, tout échouerait. Ce qu'il faut, c'est sauver les enfants. C'est dans les berceaux que reposent toutes les espérances de l'avenir. Les hommes d'état sont ces petits êtres roses, endormis sous des rideaux de mousseline, et que le bourdonnement d'une mouche éveille. C'est d'eux que nous devons attendre la solution de toutes les grandes questions.

Il faudrait apprendre aux mères qu'il ne suffit pas d'aimer son enfant; il faudrait leur apprendre qu'il ne suffit pas d'être mère, qu'il faut aussi être femme; il faudrait leur apprendre qu'en mettant des rubans au petit bonnet du premier-né, elles doivent penser à l'avenir du monde; que c'est dans leurs mains que les hommes déposent avec confiance le germe du bonheur et de la paix; l'avenir repose entre leurs bras et l'avenir ne veut pas être trompé dans ses espérances. S'il est trahi, il se vengera quand il sera le présent; au lieu de la paix qu'il promettait, il apportera la guerre